

SOCIÉTÉ DE LA PERFORMANCE ET DE L'EXTASE

La démesure corporelle, utopie post-moderne

JEAN CORNELOUP

< j.corneloup@libertysurf.fr >

Maître de conférences, laboratoire UMR PACTE (Grenoble)

La façon dont une société appréhende la pratique sportive dans la nature est riche d'enseignements. Ainsi, la modernité (de la fin du XIX^e siècle à la fin des années 1960) a donné naissance à une forme culturelle de pratique valorisant la conquête, l'effort et l'affrontement des éléments. À partir des années 1960, avec la post-modernité, tout devient affaire de sensations extrêmes et d'excès, de mise en spectacle. On est entré aujourd'hui dans une nouvelle époque, transmoderne, qui redécouvre les valeurs de la lenteur et du partage.

Jusqu'à une époque relativement récente, la pratique sportive dans la nature consistait, pour l'essentiel, à escalader des sommets et vaincre la montagne ; à prendre son sac à dos et à arpenter les sentiers de grande randonnée ; à descendre des rivières en canoë dans un cadre compétitif ; ou encore à explorer les entrailles de la terre pour renaître à la fin de l'épreuve... On aimait réaliser des "premières", symboles d'une conquête de la nature ; on affectionnait la rencontre avec l'inconnu ; on aimait relater les longues pérégrinations sauvages que l'on avait vécues... Conquêteurs de l'inutile, les sportifs de nature étaient à la recherche de distinction par la pratique d'activités élitistes et par l'affirmation d'une culture de l'excellence sportive et sociale.

Sans doute faut-il rappeler ici que le rapport à la nature est une construction sociale qui engage une vision du monde, exprime une relation à l'altérité et façonne des styles de vie. Arpenter les montagnes pour un usage récréatif n'est pas un acte gratuit et naturel : c'est une manière de définir une identité, une technicité, des formes corporelles d'investigation ou encore un rapport à la mort.

CONQUÊTE. La modernité, que l'on peut définir comme la période qui s'écoule de la fin du XIX^e siècle à la fin des années 1960, a donné naissance à une forme culturelle de pratique valorisant la conquête, l'effort, l'affrontement des éléments, la maîtrise des corps, la contemplation cultivée, ou encore la supériorité des hommes sur les femmes et des bourgeois sur les prolétaires.

Cela ne veut pas dire bien sûr que l'on ne trouvait pas de femmes, d'ouvriers ou de jeunes dans cette nature sportive⁽¹⁾. D'autant que, au XX^e siècle, les mouvements d'éducation populaire ont permis d'ouvrir la pratique à différents publics et milieux sociaux tandis que les congés payés et le tourisme social ont favorisé la pratique du plein air et du camping par bien des citadins⁽²⁾. Dans le même temps, les joies des sorties en nature ont agrémenté le temps libre de nos concitoyens⁽³⁾. Cependant, il ne

faudrait pas faire de ces épiphénomènes le cœur central de l'approche des cultures sportives de nature à cette époque. La pratique de la voile, de l'alpinisme, de la spéléologie, de la randonnée ou encore du ski reste l'apanage des milieux supérieurs, non seulement pour des raisons financières, mais aussi sous l'effet d'une mise à distance pour les milieux populaires des profits symboliques valorisés et des sensibilités culturelles à la nature affectionnées par ces couches sociales.

Devenir alpiniste, par exemple, nécessite une "enculturation" et une socialisation à la pratique qui engagent des processus corporels, cognitifs et symboliques bien spécifiques. On ne naît pas alpiniste : on le devient au contact de livres, par immersion juvénile prolongée dans la nature, par la rencontre de transmetteurs d'expériences et par l'inscription de toute une culture de l'action nécessitant un long apprentissage des techniques sécuritaires et de progression⁽⁴⁾.

Bref, la forme moderne des sports de nature a façonné la géographie des espaces naturels en élaborant un habitus culturel prédisposant certains milieux à son appropriation et à sa consommation.

Depuis le début des années 1960, cette dynamique culturelle, si elle continue d'alimenter les imaginaires et les représentations de la nature, entre en concurrence avec d'autres mouvements culturels à la recherche de nouvelles relations avec la nature, la société et les pratiques sportives. Avec la montée de la civilisation du loisir⁽⁵⁾, le développement des pratiques hédonistes et de la société de consommation, d'autres formes sociales se profilent : contestataires, pour certaines, en opposition avec le monde capitaliste, catholique et urbain ; adaptatives, pour d'autres, dans une volonté de repenser les formes de vie et les pratiques récréatives afin de coller aux transformations technologiques et économiques de la société post-industrielle.

PERFORMANCE. À partir des années 1980, la forme culturelle hypermoderne fait de l'individu le centre de la pratique en lui offrant la

.....
(1)

– Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLI et Jean SAINT-MARTIN (dir.), *Femmes et hommes dans les sports de montagne. Au-delà des différences*, MSH-Alpes, 2009.

– Olivier SIROST, *La Vie au grand air. Aventures du corps et évasions vers la nature*, coll. "Épistémologie du corps", Presses universitaires de Nancy, 2009.

.....
(2) Martine LEFEUVRE-DÉOTTE, *Les Campeurs de la République*, éd. François Bourin, 2006.

(3) Alain CORBIN, *L'Avènement des loisirs - 1850-1960*, Aubier, 1995.

.....
(4) Jean CORNELOUP, "Sociologie de l'action et processus d'ancrage à la pratique de l'alpinisme chez les aventuriers de la montagne", *Loisir et Société / Society and Leisure*, vol. n° 27, n° 1, 2004.

.....
(5) Joffre DUMAZEDIER, *Vers une civilisation du loisir*, Seuil, 1962.

L'hybridité, la multiplicité des formes de jeu, l'hédonisme, les socialités en réseau, la consommation continue de nouveaux matériaux et vêtements ou encore les voyages exotiques sont les ingrédients de ce mouvement culturel.

possibilité de cultiver le goût de la performance (pour soi), de l'énergétisme et de l'adaptation à des contextes professionnels contraints, engagés dans l'hyper-compétition. Les cadres d'entreprise se doivent de cultiver cette disposition à l'engagement personnel pour faire leurs preuves ; ils doivent savoir se débrouiller et se mouvoir dans des situations instables et changeantes. Cultiver sans cesse cette appétence pour la culture du projet et la volonté d'être le meilleur, seul ou en équipe, est un principe de l'hypercapitalisme⁽⁶⁾. D'où le succès aujourd'hui des événements d'endurance en nature conçu comme des projets sportifs pour se prouver sa propre valeur (trail, marathon, VTT, raid...) et des courses à obstacles (sauts dans l'eau, plongeon et progression dans la boue, escalade de murs...). Les Muds Days, par exemple, connaissent un large succès parmi nos contemporains, en particulier chez les femmes et les équipes d'entreprise.

SENSATION. Dans le même temps, pour d'autres, le sensible devient l'univers de référence ultime. C'est au sein de cette configuration sociétale en émergence que, à partir des années 1960, la culture de la glisse se profile comme un étendard de la post-modernité sportive. Les sports de glisse incarnent alors un monde en ébullition où l'on valorise l'apparence, le spectaculaire, la vitesse, les plaisirs, le ludisme et l'interactivité. La nature devient un support : on joue avec les éléments ; on met

en scène une corporéité extatique ; on s'exprime dans une déferlante de mouvements glissés... Les technologies interactives permettent une relation plus fluide, esthétique, avec les espaces de pratique ; on voit apparaître le vélo tout terrain, les points d'ancrage très sécurisés et les cuissards (escalade), les skis paraboliques, le kayak-polo, la planche à voile et le parapente... Loin des appren-

tissages longs, techniques et fastidieux, ces nouvelles pratiques, que l'on qualifie de "libres", permettent une initiation rapide. Elles s'opposent ainsi aux pratiques ascétiques, énergétiques et institutionnelles de la période moderne.

Des tribus de pratiquants se constituent ; de nouvelles formes de sociabilité, plus cool, se propagent. On valorise la sensation, l'extase, le fun et l'éclate. Fini les immersions prolongées et astreignantes dans la grande nature : sont privilégiés les espaces de proximité fortement aménagés, adaptés à une pratique instantanée (sans marche d'approche) et ouverts à un plus large public. Si la distribution sociale des pratiquants de sports de nature ne change pas en profondeur, on observe une ouverture en faveur des femmes, des couches moyennes, des jeunes et des scolaires. Ces nouveaux publics trouvent là des pratiques plus en correspondance avec leur ethos.

MISE EN SPECTACLE. Les imaginaires post-modernes deviennent les références emblématiques de cette culture sportive de nature. L'hybridité, la multiplicité des formes de jeu, l'hédonisme, les socialités en réseau, la consommation continue de nouveaux matériaux et vêtements ou encore les voyages exotiques sont les ingrédients de ce mouvement culturel. Ceux-ci sont l'expression de nouvelles dispositions récréatives qui valorisent le loisir plutôt que le travail, le plaisir plutôt que l'effort, la fête

(6) LUC BOLTANSKI et

Ève CHIAPELLO, *Le Nouvel*

Esprit du capitalisme, "NRF Essais", Gallimard, 1999.

plutôt que le labeur ou encore le temps éphémère plutôt que l'immersion longue. Une autre culture du corps se dessine : tout devient affaire de sensation, d'imitation, d'analogie, d'excès et de sensibilité gestuelle. Une esthésie corporelle du détail se propage ; elle demande toujours plus de finesse proprioceptive et esthétique pour réaliser des gestes parfaits, toujours plus extrêmes : faire du *soaring* (prendre les courants ascendants) en parapente, jouer avec la vague dans des bassins de kayak en essayant de combiner les figures, effectuer des gestuelles hasardeuses lors de réalisation de pas en escalade... Un autre monde se constitue où la finalité n'est plus la conquête d'un sommet, la réalisation d'une grande randonnée éprouvante ou l'ascension d'un grand col alpin en vélo, mais la descente, le vertige, la mise en spectacle, les sensations ludiques, l'extrême acrobatique ou la recherche du *it* (*just do it* – fais-le) et du *flow*, caractérisé par une intense relation sensorielle avec les éléments de la nature... Dans cette culture post-moderne, l'individu va le plus loin possible dans l'expression de son potentiel transgressif et alternatif.

Un marché de la glisse se constitue pour répondre aux attentes de ceux qui ne disposent pas de compétences sportives pointues ou qui ne souhaitent pas s'immerger dans la culture des spécialistes du *freeride* (longue chevauchée glissante) ou du *freestyle* (acrobatie ludique). Depuis une trentaine d'années, les stations touristiques, les cités urbaines, les prestataires et autres centres touristiques aménagent des espaces et développent des produits et des services sur mesure pour répondre aux demandes de ces néoclientèles à la recherche de leur quart d'heure extatique. L'imaginaire de la glisse irradie les médias, les plaquettes touristiques, les discours, mais aussi les styles vestimentaires des prestataires et moniteurs de la glisse. Au sein de cette forme culturelle emblématique de la fin du XX^e siècle, l'enjeu pour tous est de "coller" à ce marché du ludisme récréatif : il faut proposer du rêve et du vertige, inviter les gens à voler et à glisser. On aménage les pistes pour favoriser la glisse, on

invente les petites randonnées en étoile, on construit des cités ludiques et des parcs de glisse (Center Parcs, Aquaboulevard, Cap Découverte, Canyoning Park, snowparks...) qui sont autant de simulateurs extatiques destinés à répondre aux attentes des publics. Des publics qui, le temps de ces respirations récréatives, veulent, selon les cas, fuir et oublier leur douleur de citadins ou continuer à vivre à un rythme effréné pour coller à leur style post-moderne.

EXTASE. Avec l'entrée dans le XXI^e siècle, la post-modernité amplifie la scénarisation des pratiques fun – celles-ci deviennent "expérientielles". Un marketing sensoriel et comportemental explore la déclinaison de moments touristiques expérientiels. Des habitats insolites (cabane dans les arbres, yourte, bulle, phare...) accroissent la rencontre sensorielle avec un milieu naturel ou urbain tandis que les néo-agences de voyage et centres de vacances déclinent des séjours personnalisés et singuliers. Tout devient possible dans une démesure luxuriante pour majorer le sentiment d'explorer les limites d'une extase raffinée (kitesurf et baignade avec les requins, surf sur volcan, canyon à la bougie, plongée dans les cénotes...). Il s'agit de favoriser la rencontre du voyageur avec lui-même via une immersion sensorielle. L'enjeu n'est plus dans la culture du frisson mais dans l'imondation, c'est-à-dire dans la capacité à se fondre dans un environnement féérique provoquant un vertige extatique. La "cosmotique"⁽⁷⁾ – c'est-à-dire la disposition à s'immerger dans les profondeurs des éléments (marins, terrestres, urbains ou aériens) via la fabrique d'artefacts sensoriels – offre un nouveau champ d'expérimentation. Dans le même registre, les pratiques sportives dites extrêmes (*dry-tooling*, *speed riding*, *highline*, *slackline*, *base jump*...) permettent le renouvellement des marges d'engagement et la redéfinition des corporités vertigineuses.

Au-delà de l'engagement personnel, c'est le jeu avec les codes culturels qui crée le processus extatique. L'urbex, mode d'exploration d'univers décalés (friches industrielles, gare à l'abandon, catacombes, infiltration, rooftop-

.....
(7) Bernard ANDRIEU, *Se fondre dans la nature, Figures de la cosmo-*
Cosmotique 1, Liber, 2017.

(8) Jean CORNELOUP,

Sociologie des pratiques récréatives en nature. Du structuralisme à l'interactionnisme, coll. "Sportsnature.org", éd. du Fournel, 2016.

(9) Marvin ZUCKERMAN,

Sensation Seeking and Risky Behaviour, American Psychological Association, 2006.

(10) Bastien SOULÉ et Jean

CORNELOUP, *Sociologie de l'engagement corporel. Risques sportifs et pratiques "extrêmes" dans la société contemporaine*, coll. "Cursus", Armand Colin, 2007.

(11) Jean BAUDRILLARD,

Simulacres et simulation, coll. "Débats", Galilée, 1981.

(12) David LE BRETON,

L'Adieu au corps, Métailié, 1999.

(13) Alain ERHENBERG, *La*

Fatigue d'être soi. Dépression et société, éd. Odile Jacob, 1998.

(14) Jean CORNELOUP, "La

forme transmoderne des pratiques récréatives de nature", *Développement durable et territoires*, vol. 2, n° 3, déc. 2011.

<https://developpementdurable.revues.org/9107>

(15) Libéra BERTHELOT et

Jean CORNELOUP, *Itinérance, du Tour aux détours. Figure contemporaine des pratiques récréatives de nature*, coll.

"Sportnature.org", éd. du Fournel, 2008.

ping...), est un exemple de pratique alternative qui se joue des normes pour créer les codes de la démesure – et ce même s'il ne s'agit pas d'une pratique extrême. Tout comme les multiples jeux transgressifs que les individus se fabriquent (défis, rodéos nocturnes, hors pistes, déguisement, performance...) permettent l'invention sociale d'artefacts sensoriels. La démesure post-moderne (l'hubris) continue d'explorer le champ des possibles pour répondre à la quête fanatique contemporaine⁽⁸⁾.

SIMULACRE. Tout cela a un coût humain, social et écologique qui rend possible une remise en cause de cette forme culturelle "disneylandisée". À trop vouloir se rapprocher du soleil, ceux qui rêvent d'effectuer le vol extrême risquent de se brûler les ailes. L'augmentation des limites du jeu – que ce soit par la performance, le spectaculaire, le défi ou l'engagement – produit des usagers schizophrènes et "drogués", des *sensation seekers*⁽⁹⁾. Ces mises en tension ouvrent la porte à bien des traumatismes et accidents⁽¹⁰⁾. Si cette dépendance corporelle et sportive à leur pratique s'inscrit dans des codes et des normes sociaux qui libèrent les individus de différentes contraintes (familiales, scolaires, politiques...), elle les enferme dans un simulacre⁽¹¹⁾, amplifiant leur sentiment d'existence.

Dans cette quête ultime de l'engagement vertigineux, certains pratiquants de ces néosports de nature veulent effacer le corps, "*si peu à la hauteur des avancées technologiques de ces dernières décennies*"⁽¹²⁾, en s'immergeant dans les sports en ligne (Call of Duty, Steep, Virtual Regatta, Infinite Air...). D'autres se laissent phagocyter par la culture moderne hype-compétitive : le surfeur, le grimpeur, le kitesurfeur... ne sont alors plus que des clones du sport classique – l'esprit post-moderne perd alors sa substance dans les dimensions du sport de compétition. D'autres encore restent enfermés dans leur narcissisme ou fanatisme de la jouissance les obligeant à s'entraîner perpétuellement, à partir tous les week-ends sur les spots branchés et à ne parler que de voyages à venir pour entretenir le rêve d'un ailleurs fabuleux. Parfois,

ils se sentent prisonniers de cette quête de jouissance et de sensations perpétuelles. La fatigue d'être soi exprime ce sentiment d'avoir trop vécu dans ce monde de l'hyperactivisme individuel ou sensoriel⁽¹³⁾. Bref, les utopies post- et hypermodernes ont atteint leurs limites.

RENCONTRE. C'est ainsi que, sous l'effet des vulnérabilités qui menacent nos sociétés et en réponse aux aspirations à de nouveaux modes et styles de vie, on voit petit à petit se propager une nouvelle culture sportive, transmoderne⁽¹⁴⁾. Celle-ci réinvente les relations entre l'ici et l'ailleurs, entre la ville et la campagne, entre le politique et le social, entre la vitesse et la lenteur, entre le temps libre et le travail. Cette nouvelle utopie se construit autour des éco-pratiques, du soft tourisme, de l'économie sociale et solidaire ou encore du corps spirituel et vitaliste. Dans ce mouvement en émergence, les combinaisons entre pratiques récréatives traditionnelles, modernes et post-modernes permettent de repenser les liens avec l'histoire des peuples et avec les territoires. L'écologie, les arts, les religions, la philosophie, le politique et l'humanitaire redonnent de la valeur à ces pratiques récréatives dans la nature, dans une relation transversale qui permet de ne pas couper les loisirs des autres dimensions sociétales⁽¹⁵⁾. Les notions de bien-être, de lenteur, d'enracinement local, de partage et de rencontre sont au cœur de cette utopie en mouvement. ■



© UTCA - ASO